



Rigueur suisse et fantaisie libanaise

**T'as où
les ancêtres?**

Michel Abou Khalil est né en 1970 à Beyrouth au Liban en pleine guerre civile. Directeur de Swiss Made Culture et coprésident de la Nuit des Neiges, cela fait seize ans qu'il vient sur le Haut-Plateau. Il y vit depuis 2017.

► CLAUDE-ALAIN ZUFFEREY

CRANS-MONTANA Le Liban a longtemps été décrit comme la Suisse de l'Orient. Mais Michel Abou Khalil casse tout de suite le mythe: «C'est Lamartine et Gérard de Nerval qui, les premiers, y ont fait référence lors de leurs visites au Liban. La comparaison est mignonne, mais elle n'est pas fondée. Le système bancaire de l'époque et les sommets enneigés ne suffisent pas... Je dirais plutôt que nous sommes en présence de deux peuples avec des caractères différents: le pragmatisme face à l'émotionnel.» Et au fil des années, Michel Abou Khalil est devenu un mélange des deux. «Je vis comme les Suisses, je me sens suisse, mais je garde mon sens de l'accueil, ma chaleur humaine. Il ne faut pas perdre les bons côtés de sa culture.»

Le Libanais est tombé amoureux du Valais lors d'un de ses passages en Suisse avec des amis. Mais c'est surtout lorsqu'il a occupé le poste d'attaché culturel à l'ambassade de Suisse

à Beyrouth qu'il a appris à la connaître, à la comprendre. «J'ai aimé sa diversité, mais également son organisation, sa structure. Dans les pays méditerranéens, nous avons tendance à partir dans tous les sens, ce qui rend fou les Suisses. A leur contact, j'ai beaucoup appris: trop d'idées ne servent à rien si elles ne sont pas cadrées. En revanche, fantaisie et rigueur, ça c'est très innovateur.»

Michel Abou Khalil a appliqué cette formule lorsqu'il a créé Swiss Made Culture à Crans-Montana, en compagnie de François Barras, son président, de Janet Briner et de Juliane Cosandier. La devise de cette association est: une Suisse culturelle en dialogue avec le monde. «Nous organisons dix rencontres en hiver et huit en été, sur des thèmes très variés, toujours en lien avec la Suisse. Nous avons par exemple invité Adolf Ogi, Micheline Calmy-Rey, Mario Botta. Nous allons également recevoir cet hiver l'astronaute Claude Nicollier, le directeur du Grand Théâtre de Genève Aviel Cahn ou encore la directrice du Musée de l'Elysée Nathalie Herschdorfer. Notre valeur ajoutée, qui fait notre succès, réside dans le fait que nous privilégions les rapports humains: une rencontre culturelle est aussi une rencontre sociale. De nombreuses amitiés se sont tissées grâce à Swiss Made Culture.»

Intégration participative

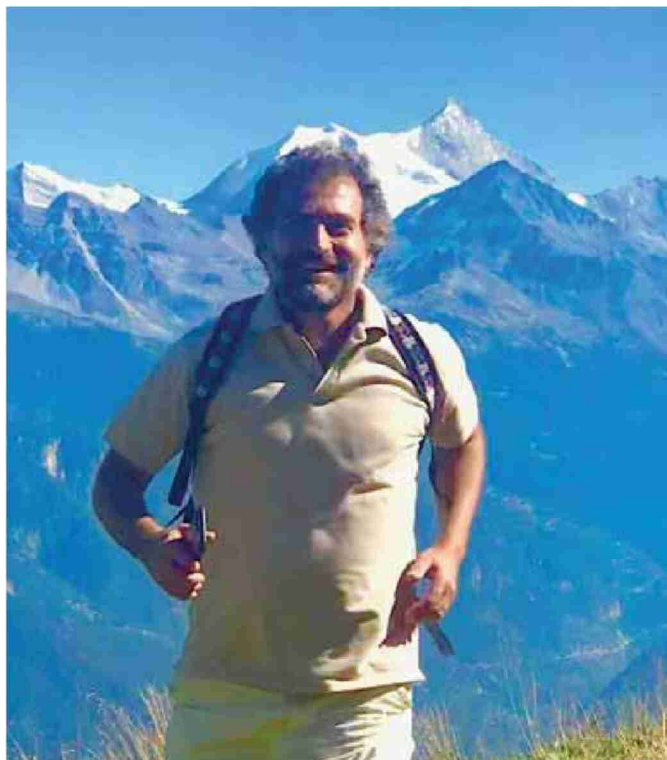
A Crans-Montana, le Libanais est désormais chez lui: «Lorsque je passe

le tunnel à Saint-Maurice, c'est comme si j'étais rentré à la maison, je respire.» Question intégration, il a mis la barre très haut. Actuellement en phase de naturalisation, il a évoqué avec l'examinateur le Sonderbund, la Croix-Rouge, le général Dufour: «Il faut connaître l'histoire du pays dans lequel on vit, car elle fait partie de son identité. Pour aimer un pays, s'y intégrer, il faut non seulement parler sa langue, mais aussi s'intéresser à sa géographie, à son mode de fonctionnement. La base de l'intégration, c'est la participation. Comment pourrais-je participer si j'ignore ce qu'est un référendum, comment voter?» Sans nier ses origines ni son identité, Michel Abou Khalil loue également les valeurs de la Suisse: «Quand on voit la

«En Suisse, on peut dire à haute voix ce qu'on pense, il y a un respect de la différence.»

Michel Abou Khalil

beauté d'un état de droit, qu'est-ce qu'on veut de plus? Ici, on peut dire à haute voix ce qu'on pense, il y a un respect de la différence. Et c'est institutionnalisés, la loi protège ces valeurs.» Plus valaisan que les Valaisans, Michel Abou Khalil est un extraordinaire ambassadeur de notre région. «Les convertis sont les pires», lâche-t-il dans un éclat de rire. Le rire, la bonne humeur, la générosité... ses marques de fabrique. ■



Michel Abou Khalil, de l'ombre à la lumière. DR

UNE ENFANCE PASSÉE SOUS UNE PLUIE D'OBUS

Acteur à succès dans son pays, détenteur d'une licence et d'une maîtrise en art dramatique, homme de lettres, cet enfant de la guerre, comme il se décrit lui-même, vient de publier un livre chez Slatkine qui s'intitule: «Art et conflit. L'impact du théâtre au Liban» basé sur sa thèse de doctorat. Lors de son écriture, il s'est replongé dans ses douloureux souvenirs d'enfance. «J'ai été traumatisé par la guerre. A Beyrouth, elle a duré de 1975 à 1990, ce qui veut dire qu'elle a fait partie de mon quotidien de l'âge de 5 à 20 ans. J'étais dans la partie chrétienne de la ville. Mais en face, les gens avaient le même sentiment d'injustice que moi. Nous étions sous les obus, acteurs involontaires d'une guerre que nous n'avions pas choisie.» Puis Michel Abou Khalil a vécu l'après-guerre, une période euphorique. «On reconstruit les infrastructures, mais on oublie trop souvent de reconstruire les êtres humains. Nous étions partagés entre une envie de tourner la page et un besoin d'effectuer un travail de mémoire. D'ailleurs, le Liban ne va jamais guérir de ses blessures, si ses habitants ne font pas ce travail de mémoire. Mais la parole ne se libère pas facilement.»